

Pierre César (1853-1912) : écrivain jurassien et témoin du Jura : son œuvre

Autor(en): **Gorce, Maxime**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **57 (1953)**

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-558713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Pierre César (1853-1912)

écrivain jurassien et témoin du Jura :

son œuvre

PAR MAXIME GORCE

Pierre César, dont le centenaire de la naissance tombe cette année, a été membre de la Société jurassienne d'émulation. J'espère montrer, par l'examen de son œuvre littéraire, qu'il a été une des têtes les mieux meublées, un des esprits les plus raisonnables, une des âmes les plus élevées, un esthète aussi, parmi les personnalités qui ont honoré notre Société, le Jura et la Suisse.

En 1869, à quinze ans et demi, c'était un robuste garçon qui ne connaissait guère que le patois ajoulot des gens de Buix, son village natal. Il apprend alors d'arrache-pied le français dans une école préparatoire de Porrentruy. Ses parents, fort estimables, sont très pauvres. Il vient d'avoir été placé six mois comme valet de ferme aux appointements mensuels de 9 francs ; et il a rapporté aux siens les 54 francs gagnés intacts. Comme son frère aîné Joseph appartient maintenant au corps enseignant, il peut suivre ses aspirations.

Mais toute sa vie, il gardera très vif l'amour des pâturages et des sapins de son enfance. Quand il sera installé, pour quarante ans à Saint-Imier où il restera jusqu'à sa mort, il aimera ces hauteurs du Jura au point d'y passer souvent des après-midi entières — en poète, disait-on ; en méditatif spirituel, aurait-on dû dire — après avoir consacré la fin des matinées à la rédaction de ses travaux écrits.

Cependant, pour Pierre César, le Jura n'est point seul à exister. En 1884, dans une lettre destinée à être communiquée à des électeurs, il fait sa profession de foi patriotique : « J'aime le Jura, écrit-il, mais j'aime autant notre Canton et la Suisse. » Remarquons que ce témoignage vaut pour le Jurassien moyen d'il y a soixante-dix ans et que

ce serait une erreur que de vouloir le commenter à la lumière de controverses plus récentes.

* * *

Ses romans ont donné à Pierre César, en son temps, une certaine notoriété parmi ses compatriotes jurassiens. Certains n'ont été publiés qu'en feuilleton, tel « Le pêcheur du Léman ». Une trentaine ont été réunis en volumes, en général assez courts et de petit format. La plupart sont devenus introuvables : les éditions ont été happées par l'intérêt populaire que les récits de César avaient suscité.

Il est fort délicat de situer le romancier qui nous occupe en le comparant aux maîtres du XIX^e siècle. Dans certains passages, on retrouve chez lui la manière de Balzac ou celle de Flaubert. Dans d'autres, le sujet traité et aussi les ressorts de l'histoire sont d'un roman policier. La langue va de l'ampleur à la sobriété ; mais la pensée demeure toujours proche des préoccupations des paysans que l'auteur veut dépeindre. C'est donc presque un précurseur jurassien de Ramuz que Pierre César. Voici quelques titres, parmi ceux de ses romans qui furent si répandus : « Les chercheurs de trésors », « La vengeance de Jeanne Gabus », « Le forgeron de Thalheim », « Monsieur le Notaire », « La patricienne », « Une lettre en retard », « Le crime des Sapineaux », « La buraliste », « Sur la montagne », « Un Instituteur », « Une nuit au Chasseral », etc. Le Jura sert de fond à maintes peintures ; dans « Les chercheurs de trésors », au lendemain du Kulturkampf, on retrouve la mentalité qui régnait à l'époque de cette grande bataille d'idées.

Le roman de Pierre César qui mérite d'être toujours lu est : « Au moulin de la mort ». L'intrigue se passe au temps de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration, dans un pays des plus pittoresques, les gorges du Doubs :

Devant eux, la rive suisse où ils devaient se rendre ; à leurs pieds, le lit de la rivière, d'une profondeur de cent à cent vingt mètres... Sillon formidable sur les bords duquel se dressent des murailles de rochers... Le bruissement du flot empêchait de saisir les autres bruits de la nuit. Des oiseaux, à tire-d'aile, traversaient d'une rive à l'autre... Des arbres projetaient au pied des rochers une ombre encore plus épaisse. La solitude se faisait noire, profonde ; d'étranges frissons, comme secoués par des êtres invisibles, passaient dans l'air... Un air frais qui souffle presque continuellement dans la vallée balançait les cimes des arbres... Les choses et la nature avaient de vagues contours, baignés tour à tour de rayons lunaires et d'ombres noires...

Un émigré quitte la France. Le sinistre meunier-aubergiste l'assassine pour le dépouiller :

— Alors, et le comte ?



Jean Gaudat, d'un air placide, mais avec une lueur fauve dans les yeux, répondit :

— Descendons à la cave, je te dirai ce qu'il est devenu. Va, le Doubs n'en parlera jamais.

Mais le fils de la victime, un peu plus de vingt ans plus tard, se promène dans ces parages avec une amoureuse. Ils assistent à des prières pour la pluie :

La chapelle était pleine de monde et il y avait encore aux alentours toute une foule qui priait, implorant le ciel qu'il voulût bien envoyer sa pluie à la terre aride, crevassée par la chaleur du soleil. C'étaient des gens de France et de Suisse, hier faisant partie de la même nation, désormais séparés par une frontière que les hommes de Vienne ont tracée d'un large trait de plume. Ils n'avaient pas l'air heureux. Leurs visages trahissaient les privations, les soucis de toute sorte, la pauvreté de leur existence dans cette contrée de montagnes et de côtes escarpées. Tous se ressentaient de la misère qui sévissait dans le pays, dans presque toute l'Europe épuisée par vingt années de guerres. Et leur dévotion était sincère. Ils avaient l'invincible espoir en leur foi naïve que Dieu allait faire fléchir pour eux les lois éternelles de l'univers, que des légions d'anges, obéissant à l'ordre divin, verseraient bientôt l'eau bienfaisante qui féconde et fait germer. Et agenouillés sur le sol dur et chaud, ils ne se lassaient pas en leurs supplications, tournant leurs chapelets, tandis qu'un tintement de cloches, à intervalles irréguliers, jetait dans les airs ses notes éplorées : De l'eau, de l'eau ! Belle Notre-Dame du bief d'Etoz.

Le portrait de sa mère, trouvé fortuitement dans un médaillon, met le jeune homme sur la piste du meurtrier de son père. Le misérable se repent in extremis :

Misérable, oui, il l'était, parce qu'il avait agi comme si la vie n'était qu'une lutte du plus fort contre le plus faible... Sa conscience, endormie pendant trente années, se réveillait insensiblement. Elle paraissait déjà balbutier... Tous ses forfaits arrivaient les uns après les autres, ainsi que des démons et ils le souffletaient... Il se souvint alors de sa toute première jeunesse, des jours vécus auprès de sa mère, morte trop tôt pour lui. Puis, de ces souvenirs d'enfance, l'un plus vivace se dégagea, pénétra et remua ses lèvres : c'était l'humble prière qu'il avait apprise dans son lit de garçonnet, ce Notre-Père qui dit tout, nos misères, nos besoins et nos espoirs... et ne sachant pas clairement ce qui s'agitait en lui, il la répétait au fond de son âme, déjà plus calme par la rosée du pardon que la divine parole fait descendre sur l'homme.

La nature déjà se chargera d'accomplir une certaine justice : le grand coupable, c'était le sauvage Moulin de la Mort :

Au matin, la rivière avait fait son œuvre de destruction ; l'auberge avait été emportée pendant la nuit, et la vieille Catherine, irrémédiablement folle, errait toute seule au pied des rochers...

Pierre César excelle à revigorer, à renouveler un proverbe usé, galvaudé :

Il n'y a point de sots métiers, mais seulement de sottes misères.

Le fond authentique de l'histoire garde sa durable valeur humaine. Le roman aussi.

Autre exemple de l'art de romancier de César : l'ouvrage intitulé d'abord « Sans famille » et réédité en 1899 sous le titre « Sans père », probablement pour qu'on ne le confondît pas avec le « Sans famille » illustre d'Hector Malot. Certes, on ne saurait dénigrer le célèbre écrivain dont les pages ont ému nos cœurs d'enfants. Mais aux prises avec un sujet semblable, Pierre César, beaucoup moins connu pourtant, nous semble soutenir la comparaison.

C'est le récit d'un étudiant bernois en théologie. Il villégiature chez un ami, avocat à Thoun. Ce dernier met tout son zèle à défendre un client de vingt-trois ans, Jean l'horloger, qui admet fort bien être le meurtrier d'un jeune homme, mais se refuse à toute explication. L'avocat croit que le meurtre a été commis dans une crise de folie. Le candidat en théologie visite le malheureux dans sa prison et reçoit finalement l'aveu d'un drame à trois personnages : Michel, fils d'un riche meunier, Véronique, fille illégitime, et Jean, son fiancé, lui aussi enfant naturel. Jean est sous les verrous parce qu'il a abattu le jous-

seur Michel, assassin de Véronique. L'auteur a rendu ce livre prodigieux de vie et d'un intérêt passionnant. Arrivé à la dernière partie, on ne lit plus, on parcourt les pages, tant on a hâte de connaître la suite et la fin des événements. Le style, qui fait penser tantôt à l'ouvrage d'Hector Malot, tantôt au « Disciple » de Bourget, est d'une belle sobriété, éloignée de toute prétention. Voici le récit où un enfant naturel, âgé de huit ans et qui ne comprend pas ce qui lui arrive, grelotte dans une mesure, un soir d'hiver, à côté de sa mère morte :

Je me vois encore assis à côté d'un maigre feu où de temps à autre je jetais des ramilles que j'avais cherchées, l'après-midi, dans la forêt voisine. Je grelottais et mes dents claquaient. La flamme du foyer se jouait avec ces reflets fantastiques sur les murs noircis de la chambre qui nous servait aussi de cuisine. Quelques rares ustensiles, suspendus à la paroi, se mettaient parfois en danse, comme s'ils eussent été agités par des esprits malins et produisaient un tintamarre... J'avais peur. Il me semblait voir des lueurs bleues et blanches planer sur le misérable lit où reposait ma mère que je croyais endormie. J'osais à peine jeter mes regards de ce côté, car ses yeux grands ouverts paraissaient fixer les miens d'une manière si étrange que mon cœur en étouffait. Une voisine m'avait dit, dans la journée, que ma mère ne se réveillerait plus... C'est pourquoi j'aurais voulu dormir comme elle, mais je ne le pouvais pas. — Le lendemain, une femme du voisinage eut pitié de moi. Elle m'apporta une tasse de lait et un morceau de pain... J'avalais, plutôt que je ne mangeais, cette mauvaise croûte faite de farine d'orge, car, croyez-le bien, la personne qui venait à mon secours était pauvre aussi, et elle ne me donnait que ce qu'elle pouvait m'offrir. Cette femme s'appelait Madeleine Dalbach ; c'était la mère de Véronique.

Mais la pauvre fille-mère ne pouvait garder chez elle le pauvre enfant naturel, puisque sa propre fille aussi était pauvre. Ce fut pour Jean l'épreuve abominable de ce qu'on appelle « la démonte » :

Je fus donc, selon l'expression consacrée, mis à la « démonte », c'est-à-dire que dans une assemblée communale on m'adjudgea à la personne qui, pour me garder chez elle, exigeait la plus faible somme. Il arrive parfois que le sort est favorable aux infortunés qui subissent cette honte ; parfois dis-je, des familles généreuses dont l'économie ne consiste pas à spéculer sur tout, à faire profit de cette traite des blancs, nous reçoivent dans leur sein, nous habillent, nous chauffent, nous nourrissent et nous instruisent comme nos vraies mères ne l'eussent sans doute pas fait. Mais qu'elles sont rares ces familles-là. Combien plus nombreuses, et ici j'en parle par expérience, sont celles qui nous ouvrent leur porte à la condition que nous supportions tout sans nous plaindre ; que nous travaillions beaucoup sans nous sentir jamais las, et que nous leur rapportions un bénéfice quelconque au bout de l'an sans rien exiger en retour. — J'eus le malheur d'échoir à une telle famille.

C'est seulement dans le Jura, chez le bon horloger Bertrand, que le malheureux trouva plus tard son temps de bonheur.

Avec ses parties d'instruction judiciaire, avec le long manuscrit confidentiel rédigé par l'accusé plus ou moins coupable du crime qu'il

a commis, le livre de Pierre César fait beaucoup penser au « Disciple » de Bourget. Mais ici le héros, victime d'un préjugé stupide contre les enfants naturels, est bien plus sympathique que Greslou, le héros de Bourget, victime seulement des théories du philosophe Adrien Sixte.

A cet endroit de mon travail, je me pose une question qui restera sans doute sans réponse : Pourquoi Bourget et Malot furent-ils, à des titres divers, célèbres et conservent-ils quelque chose de leur grande renommée, tandis que leur émule, Pierre César, est parfaitement inconnu des Histoires de la Littérature Française contemporaine ?

En 1914, deux ans après sa mort, paraissaient dix-sept lettres authentiques d'une jeune fille. César s'était borné à les retrouver, à les comprendre, à les présenter. Le titre de l'opuscule est « Rêve d'amour ». A la quatorzième lettre, la politique se met à la traverse des sentiments : l'amoureuse s'aperçoit que le jeune homme dont elle est éprise est un ennemi des Jésuites qu'elle défend. C'est au lendemain du Sonderbund : leurs destins ne pourront s'unir.

* * *

Mais le Jura de Pierre César n'est pas seulement un Jura bucolique, secoué tout au plus par les cyclones de la politique. Il était déjà, en ce temps-là, spécialement dans le Vallon de Saint-Imier, un Jura industriel. La situation s'aggravait alors par l'accroissement considérable des familles nombreuses : les écoles de Saint-Imier comptèrent jusqu'à 1100 élèves.

Le dévoué Pierre César était devenu secrétaire de la Commission d'école. Il y avait été habilité par d'importants travaux de pédagogie qui lui avaient valu des admirateurs en divers pays étrangers. Il se rendait compte, lui qui aimait tant le latin et la littérature, que ce sont d'autres choses qu'il faut apprendre, surtout maintenant, aux enfants du peuple.

Chaque matin, accompagné d'une troupe de gamins et de gamines, — il y en avait presque toujours autour de lui —, il gagnait le Collège. Il distribuait des fournitures, morigénait, chaussait des petits indigents, prodiguait des remerciements aux marchands de comestibles pour exciter leur zèle à faire des cadeaux qui permettaient de nourrir les enfants pauvres. Quand il voyait le temps tout radieux, il criait : « On sort, aujourd'hui ! A Chasseral ! » A l'instant, la course scolaire, par lui décidée, s'improvisait ; et l'ascension de la montagne ne traînait pas. Au retour, à la fin de l'après-midi, les gaies parties de boules se prolongeaient près d'une auberge de la route, parmi les sapins.

Chaque année, au retour de la fête des promotions scolaires, sur l'esplanade des Collèges, sa voix de stentor se faisait entendre à des milliers de personnes. Le haut-parleur, c'était lui. On l'appelait : « le tribun du peuple ». Il aimait parler dans les réunions publiques, au nom du parti libéral. Mais il n'a jamais voulu exercer le mandat de député. Par contre, si quelque différend s'accusait entre les Jurassiens et les autorités bernoises, il n'hésitait point à se rendre au chef-lieu : il y avait son fanc-parler, et, ce qui vaut encore mieux, on y avait confiance en lui. Il paraît que cette manière d'agir ne manquait pas d'efficacité.

Madame Bindschedler-Robert, petite fille de Pierre César, nous a fait tenir un fort cahier manuscrit de son grand-père où la question sociale est étudiée sous le titre : « La démocratie socialiste ». La pensée socialiste absolue, collectiviste, communiste, y est d'abord exposée avec une compréhension courageuse et sympathique :

Les moyens de production, écrit Pierre César, les forces de la nature, le combustible, une partie des forces hydrauliques et le sol sont la propriété de quelques particuliers ou sociétés, pendant que la grosse majorité des citoyens, les ouvriers proprement dits, n'ont pas les mêmes moyens... et sont dans l'impossibilité de produire pour leur compte propre. Alors il est arrivé que les possesseurs de ce formidable outillage, qui tiennent ainsi les ouvriers dans leur dépendance, s'enrichissent rapidement parce qu'ils ne donnent pas à l'ouvrier tout le produit de son travail.

Voici en dix lignes pleines de bon sens jurassien la substance des quatorze volumes du « Capital » de Karl Marx. Cependant Pierre César ne rallie pas le totalitarisme :

L'Etat socialiste, écrit-il presque prophétiquement, deviendrait un Etat militaire de la pire espèce ; car on organiserait et dirigerait la société jusque dans ses plus petites ramifications et manifestations comme une véritable armée... Les défauts de notre pauvre humanité transformeraient bientôt cet Etat, si beau en théorie, en un autre où fleuriraient le népotisme et le favoritisme... Les pauvres et en général tous ceux qui ne jouissent pas de la liberté ne désirent pas se trouver sous la domination d'un autre maître, l'Etat socialiste, qui aurait probablement pour eux, pour leurs goûts, et leurs dispositions intimes, moins de complaisance encore que leurs patrons actuels. Ce qu'ils demandent, ce qu'ils cherchent, c'est plutôt l'acquisition d'un modeste avoir.

Dès son arrivée à Saint-Imier, Pierre César avait conclu une sorte de « pacte d'alliance » avec le journal « Le Jura Bernois », pacte qui devint encore plus solide par la suite, lorsque sa fille aînée épousa le directeur du quotidien, M. Ernest Grossniklaus. La collaboration de César, presque toujours anonyme, fut parfois presque quotidienne.

Des journaux belges, roumains, suisses alémaniques (il écrivait l'allemand aussi bien que le français) l'eurent pour correspondant. Il

était particulièrement fier de ses attaches avec le « Figaro ». Lorsque le rédacteur César débarquait de son Jura natal dans les bureaux du grand journal parisien, il n'y faisait point l'effet d'un paysan du Danube. Sa forte voix, sa grosse barbe, sa bonne taille et sa large carrure annonçaient une personnalité puissante dont on avait vite fait d'apprécier les qualités de cœur et de finesse.

Ami du passé jurassien, Pierre César ne pouvait pas ne pas être aussi un historien du Jura. Il a laissé des « Études sur le pays d'Er-guël » qui ont débrouillé déjà un certain nombre de questions.

* * *

Chaque pays a son héros national, martyr de la cause populaire. La Bohême a Jean Huss, la France Jeanne-d'Arc, Vaud le major Davel; l'Ajoie a tout particulièrement Pierre Péquignat.

C'est le propre des grands cœurs de répondre à l'appel du héros qu'ils brûlent d'imiter. Bergson l'a bien vu dans son livre sur les « Deux sources de la morale et de la religion ». L'idéaliste Pierre César aurait pu fournir au philosophe français un exemple excellent. A la base de sa spiritualité, au principe de ses raisons d'agir, il plaçait la passion et la leçon de Pierre Péquignat. A Pierre Péquignat, dès sa jeunesse, Pierre César allait consacrer un drame admirable, primitivement en cinq actes, où il mettait l'essentiel de sa ferveur jurassienne ainsi qu'il l'explique dans l'Avant-Propos de 1880 :

Simple pionnier de la démocratie, je ne pouvais avoir qu'un seul but en représentant sous la forme palpitante du drame le grand mouvement populaire de 1740, le dénouement fatal de ces troubles de l'Évêché auxquels nos ancêtres ont assisté, témoins muets d'une action infâme. Ce but, tout Jurassien le devine. J'ai voulu faire pénétrer dans notre peuple les idées qui, selon moi, animaient les premiers martyrs de nos libertés. J'ai cherché à raviver dans le cœur de mes concitoyens le souvenir de cette grande et noble figure de Pierre Péquignat... Un puissant motif m'a fait choisir la forme dramatique de préférence à toute autre. Le public conserve mieux la mémoire des faits s'ils se sont déroulés sur une scène de théâtre, bien que l'ordre chronologique ne soit pas rigoureusement observé... L'Histoire, bien que pouvant être très intéressante, ne produit jamais la même impression durable sur l'esprit populaire... Celui qui se croit héritier de Pierre Péquignat jouit de la liberté civique et politique pour laquelle ce vieillard a posé sa tête sous la hache... Ainsi, au spectacle de cette mort affreuse, imaginée par des ennemis implacables, les fils du Jura, libres à présent, doivent-ils saluer en Pierre Péquignat le premier fondateur de leur indépendance.

Le drame historique composé par Pierre César est peut-être de beaucoup le plus important de ceux qui ont été inspirés par le Jura à une plume jurassienne. Joué à plusieurs reprises à Porrentruy dès 1880 et à Saint-Imier dès 1884, joué aussi à Bienne et dans d'autres

localités, il a toujours obtenu un vif succès. Cependant, plus d'une fois, notamment à Tavannes, où il avait été brillamment interprété par une troupe d'éclaireurs, on lui a reproché, outre des longueurs qui tenaient aux anciennes habitudes du théâtre, certains passages. Ainsi le critique théâtral du « Jura Bernois », Numa Langel, très favorable à la pièce, relevait, dès 1885, qu'un tableau était « peut-être trop chargé de la passion charnelle de deux hommes d'Eglise ». L'évêque tombait amoureux d'une jeune fille poursuivie par les assiduités d'un Jésuite. Ce sont choses que nous avons biffé purement et simplement dans la réédition de cette œuvre, qui vient d'être publiée par la Librairie Grossniklaus de Saint-Imier.

De la première édition, la famille de l'auteur possède un exemplaire chargé de retouches. Ce sont surtout des coupures qui ont été faites par Pierre César, précisément en vue d'une réédition ou de représentations nouvelles. Le volume, à la reliure et aux pages fatiguées, a beaucoup servi. On reconnaît aux raccords nécessités par les allègements, la graphie de l'écrivain, graphie élégante, fine, qui fait penser tantôt à celle de Racine, tantôt à celle de La Bruyère, tantôt à celle de Saint-Simon. Tous les amendements tendaient déjà à réduire les situations trop odieuses et à donner à la pièce si remarquablement haute en couleurs, par l'élagage du superflu, un surcroît de relief et de vigueur.

J'aurais voulu citer au moins quelques extraits du drame consacré à Pierre Péquignat. L'embarras du choix est trop grand et notre temps trop limité. Mais grâce à l'entrain et au talent de M. Georges Grimm et de ses amis, la pièce de Pierre César sera jouée prochainement à Saint-Imier, dans sa version allégée. ¹

* * *

Veut-on, pour le comprendre tout à fait, atteindre Pierre César jusqu'au fond de son âme ? C'est simple. Il était ecclésiastique vieux-catholique, curé de la paroisse catholique-chrétienne de Saint-Imier. C'est là qu'il était venu se fixer après quelques années de stage et d'apprentissage passées à l'Université de Berne, puis dans une petite communauté de l'Ajoie, Charmoille.

Ce n'est pas ici le lieu de dire ce que le Curé César fut pour sa paroisse. Il est difficile d'évoquer ses charités, qui le laissèrent tou-

¹ Depuis, la représentation a eu lieu. Elle a fait salle comble ; et les applaudissements, enthousiastes ou émus, ont montré que ni le grand drame historique vécu par l'Ajoie, ni le talent de Pierre César n'ont perdu leurs prestiges.

jours pauvre, en faveur de tous les infortunés du Vallon, sans distinction de confessions religieuses. Plus tangible, un témoignage de lui subsiste près de la station du funiculaire : c'est la gracieuse église qu'il a fait construire.

Mais ce que nous avons voulu avant tout évoquer ici pour les subsiste près de la station du funiculaire : c'est la gracieuse église et 1912 par son œuvre écrite pleine de variété, de force et de beauté.